Document generated on 06/07/2025 1:23 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Il est dangereux d'avoir une amante écrivaine

Hélène Nadeau

Number 46, Summer 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4596ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Nadeau, H. (1996). Il est dangereux d'avoir une amante écrivaine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (46), 85–91.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Il est dangereux d'avoir une amante écrivaine

Hélène Nadeau

Trois photos-souvenirs qui gardent l'empreinte d'instants uniques entre elle et trois hommes.

Mes lèvres sur la première page de ton livre

De la fenêtre de sa chambre, je regardais les *departure* et *arrival* des trains sous la pluie. Tous ces vaisseaux du cœur, ces communications entremêlées, ces chemins de fer.

Escale promise. Il avait retenu la plus grande chambre : un lit double et deux lits simples qu'il avait utilisés pour déposer ses documents. Un pot à fleurs sans fleurs posé sur une table, un four à micro-ondes, un mini-frigo, de la vaisselle blanche.

On s'est souri, amicalement embrassé sur les joues. Il a rangé mes vêtements sur des cintres qu'il a placés entre les siens, mêlant ainsi mes robes à ses chemises et à ses jeans. Mon odeur de Paris à celle d'un Boucheron.

Puis, après avoir bu une Heineken, on est sorti pour bouffer. Couscous. Il me posait mille questions sur tout… l'argent, les enfants, sur tout… J'avais l'impression qu'il m'évaluait sur lesdits points.

C'était un homme fort occupé. En fait, très occupé. Pas de place pour l'amour, relations épisodiques et bla bla bla. Et puis ?

Cette nuit-là, je me suis étendue près de lui, portant mon balconnet noir et mes jeans que je ne voulais pas enlever.

Il voulait absolument me faire plaisir. Je lui ai répondu que je ne souhaitais pas qu'il m'entende jouir, c'est un son intime que je ne désirais pas lui dévoiler.

Très tard dans la nuit, il m'a lavé le corps, les cheveux, puis il m'a asséchée avec une grande serviette blanche avant de me lécher goulûment. Ses caresses racontaient la mer. Mes cheveux avaient mouillé l'oreiller et mon sexe, les draps. Il portait un lapin d'argent au cou.

Au matin, il a allumé le téléviseur sur CNN, Jackie Kennedy venait de mourir. Dehors, le tonnerre grondait et les éclairs illuminaient les trains qui s'éloignaient.

J'étais triste, même si j'avais une fois de plus succombé aux plaisirs de sa bouche. Je me perds toujours un peu pour de l'amour (qui n'est pas de l'amour).

Un croissant, un thé et un café. Pourquoi portes-tu du rouge à lèvres avant le petit déjeuner ?

Une pub dans la gare : une magnifique poitrine arborant un soutien-gorge Aubade — leçon numéro X, s'il résiste, je l'hypnotise.

« Je te vois très bientôt, avait-il dit, le IX sans doute. Le temps de décanter ce qui arrive. » Elle avait esquissé un sourire. Sur le quai, il l'avait serrée et embrassée rapidement pour contrer l'émotion. Son visage était rouge. Un arc-en-ciel encerclait la ville ; la nature ne peut tromper.

Elle avait laissé, pour lui, un livre dédicacé qu'elle avait déposé sur son oreiller et qu'il trouverait dès son arrivée dans la chambre. *La gourmandise* chez Autrement… pour les plaisirs de la bouche.

La regardera-t-il par la fenêtre s'éloigner fiévreusement sur le train de DIX heures ? Devant l'incertitude de son geste, elle ne lorgnera pas du côté de l'hôtel.

Sur mes genoux, un poème de Jacques Prévert… « Sables mouvants ». *Démons et merveilles, Vents et marées, Au loin déjà la mer s'est retirée…*

Je ne peux jamais me résoudre à repousser le temps. Aussi, pendant des jours, je soustrayais mentalement l'heure du

nombre six. C'est toujours comme ça, lorsque je reviens de voyage. Je ne veux jamais revenir.

Après avoir partagé des airs de blues, quelques coupes de chinon et l'ivresse de la chaleur des corps dans la nuit orageuse, elle suivait ses activités, ses déplacements dans les grands journaux. Elle imaginait des femmes en voyage et se rappelait ses yeux gris sans horizon.

Mes lèvres sur ta nuque

Le groupe avait quitté le restaurant. Elle tétait son thé stratégiquement. Ne restait que lui et elle. Il lui demande un *lift*. Avec plaisir, jeune homme. Lorsqu'ils sont à l'extérieur, il cherche à savoir où elle est stationnée. À quinze minutes du resto… en taxi. Il rit, elle aussi.

Elle lui propose de prendre un porto avec elle. *Chez Laloux* : discussion et quatre portos haut de gamme. Douce ivresse portugaise. Fado.

Puis, elle le dépose chez lui, rue du nom d'une ville.

Un dernier porto ? Obrigado, jeune homme ! Une demi-bouteille de Taylor Fladgate et deux verres à vin posés près de la boîte de Raisin Brand sur une table bancale. Le porto dans la cuisine, là où la vaisselle s'entasse sur le comptoir.

Elle lui parle de son potager, de ses tomates d'un kilo, de ses supersteaks, et ça le fait bien rire. Elle lui jure qu'elle lui apportera des photos, la prochaine fois. Il lui dit qu'il n'aime pas les ordres ni les portes. Elle écoute. C'était un jeune homme occupé. En fait, fort occupé du matin jusqu'à très tard le soir. Et puis ?

Sa chambre sans porte, attenante à la cuisine, laissait apparaître un lit de laiton (un lit pour baiser, comme je les aime), un vélo mauve appuyé au mur, un miroir sur pied, une fenêtre sans store, un coffre à trésor sur lequel traînait l'argent américain rapporté d'un récent congrès. Puis, par terre, comme des colonnes grecques, le savoir empilé : le sida, les vins, un article du

Devoir, le dernier *Gourmet* et, plus près du lit, *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes.

Une dernière gorgée de porto, il éteint la lumière et s'avance dans le couloir. Elle le suit. Lequel de ses scénarios, ce soir ? Il l'étreint silencieusement. Quelqu'un dort dans la chambre d'à côté.

Il me plaque contre le mur, écarte mes bras, me serre les poignets et tournoie sa langue sur mes lèvres. Me redresse le menton et m'agace de ses lèvres et de son souffle chaud. Il goûte le porto, le roquefort et l'érotisme.

Je glisse le long du mur et m'assois sur le tapis du couloir, il m'imite. Nous enlevons nos lunettes. Il déboutonne la veste de mon tailleur, soulève les bonnets du balconnet noir et porte ses mains à mes seins. À mon tour, je les lui mordille à travers sa chemise. Il frissonne.

Cette nuit, deux voyageurs inconnus entassés dans un étroit couloir de train s'empoignent, s'enlacent, se caressent.

Il me demande à l'oreille de rester pour la nuit. Amour de passage, passage à l'acte ? Je refuse. Le matin avance dans la nuit, je dois partir. C'est le *departure*.

Dans le vestibule, entre les batons de hockey et les circulaires, nous nous embrassons, soudés, en tenant nos lunettes dans nos mains. Il joue des lèvres ; il électrise mon corps de printemps.

Je m'éloigne de lui et m'adosse au mur. Subitement, il a froid, il tremble. J'ouvre la porte et le quitte. Il me regarde longtemps en tirant le rideau de dentelle de la porte. Je lui envoie la main au ralenti comme le fait la reine du carnaval.

Cette nuit-là, enveloppée de son odeur, je ne dors pas.

Sur ma table de chevet, Prévert, *Démons et merveilles, Vents et marées, Au loin déjà la mer s'est retirée, Et toi, Comme une algue doucement caressée par le vent, Dans les sables du lit, tu remues en rêvant…*

J'attends le téléphone qui ne sonne pas. Je me meurs, me tourmente, je souffre comme le jeune Werther.

L'attente s'installe insidieusement. Il lui cite (en guise d'excuse) Barthes au téléphone : *Attente. Tumulte d'angoisse suscité par l'attente de l'être aimé, au gré de menus retards (rendez-vous, téléphones, lettres, retours).*

Puis, j'allume des lampions pour que le téléphone sonne. Pour que ma flamme brille, pour me sentir protégée par le ciel quoi qu'il advienne, pour la paix de l'âme. Et le téléphone sonne.

Il lui pose un, non, deux lapins…

Mes lèvres pour hurler

La première fois qu'elle l'a vu, il se tenait debout, près du bar, le sexe entre parenthèses. La seconde fois, il dansait avec une fille. Lorsqu'il l'a aperçue, il a figé. Elle l'a senti. Indompté, bouillant, emporté comme un grand cheval.

Deux danses plus tard, elle commande une Molson au bar. Au même instant, il s'approche, la frôle et lui demande s'il ne l'a pas déjà vue. Pas très original. « Garçon, c'est monsieur qui paie la bière. » Il répond que son père, chercheur d'or avec les Indiens, lui a toujours répété de ne pas payer pour les filles. N'obéis pas à ton père ce soir.

Ils dansent lascivement. Il l'entraînera plus tard au *Lux* pour la voir à la lumière. Dans son assiette, un sandwich aux tomates et une frite mayo qu'elle lui dérobe. Sur fond de vaisselle qui s'entrechoque, il lui dit qu'il la trouve très belle. Il lui raconte qu'un jour, alors qu'il était aux États-Unis, il avait vu une belle fille blonde dans un train et n'avait pas osé lui parler. Depuis ce temps…

Ce soir, je suis sa voyageuse.

Elle lui dit qu'elle ne fréquente jamais les bars et qu'elle pense qu'il est un trotteur, un coureur, un sauteur, un chaud lapin, un *coké*… Sa bouche pleine de fiel. Cher Clint Eastwood, surtout ne pas craquer pour toi.

90

Le 4 X 4 attend son maître le samedi soir. Le désir sur la banquette avant, la braguette ouverte. Il abaisse le fauteuil du passager pour m'embrasser. Remonte le fauteuil ! Une visible supplication. Il porte la main à son sexe et me raconte que cela fait six mois. Je lui réplique que ce n'est pas une raison. Il me souffle que mes seins le rendent fou. Je lui réponds que je paie une fortune pour mes balconnets noirs. Se branlera de toute façon. M'affirme que la pointe de ses seins est sensible comme celle des femmes. Je regarde droit devant à travers le pare-brise. Je ne le connais pas, mais je veux bien, cette nuit-là, pour l'aider à traverser ses déserts, faire la femme de papier pour lui et je lui offre mon corps sage, juste pour lui. Je pense soudainement à *La vraie nature de Bernadette.*

Elle est brave au milieu de la nuit et l'entraînera, au petit matin, dans un parc avec deux Molson Dry. Illégal. Assise à une table à pique-nique humide, elle se love contre son torse, et l'écoute lui réciter des pensées qu'il a apprises Dieu sait où. Et, j'ai un peu peur.

Démons et merveilles, Vents et marées, Au loin déjà la mer s'est retirée, Et toi, Comme une algue caressée par le vent, Dans les sables du lit tu remues en rêvant, Démons et Merveilles, Vents et marées, Au loin déjà la mer s'est retirée, Mais dans tes yeux entrouverts, Deux petites vagues sont restées, Démons et merveilles, Vents et marées, Deux petites vagues pour me noyer. Il aimerait se noyer dans mes yeux. Facile. *Dreams.*

C'était un homme, c'était un homme aux caresses quotidiennes. Et puis ? Il se lève, exige que je place mes bras autour de son cou et mes jambes autour de sa taille. Avec fougue, ses muscles indiquent qu'il peut me faire l'amour debout. Qu'une envie, galoper sur ce grand cheval et hennir avec lui. Cher étalon, tu me pièges, tu me happes.

Mes hanches entre tes mains… et quoi d'autre.

Il me prend la main et la dépose sur son sexe. Penses-tu que tu es le premier que je fais bander ?

Ne me touche pas, je ne te connais pas, tu ne me connais pas, ne me touche pas.

Je veux te revoir, téléphone-moi demain. Non, je ne te téléphonerai pas. Embrasse-moi, non. Il note mon numéro de téléphone (du bureau) sur une page de revue médicale illustrée par la coupe transversale d'un cœur. Il veut apprendre à lire les électrocardiogrammes.

Il téléphonera le lendemain et les trois jours suivants sans faute, à heure fixe. Elle ne portera pas le foulard rouge tel que demandé pour le prochain rendez-vous. *Arrival.*

Elle a tout saboté, invisiblement intéressée. Invisiblement suppliante.

Que serait-elle sans ces intimités qui l'aident à traverser la vie ?